

gloires humaines n'ont plus de quoi enivrer ?

Joies, douleurs, gloires ! mystères du Rosaire ! mystères de la vie ! en vous donnant à l'enfant qu'il aimait, le pauvre moine lui avait tout donné !

Et l'enfant promit, et il fut fidèle. Le jeune homme eut l'âme assez grande pour ne pas renier les engagements de l'enfant. On dit qu'aux jours de ses plus beaux triomphes, il trouvait moyen de quitter un instant les royales soirées de Versailles, et qu'appuyé sur le socle d'une de ces statues plus que profanes qui décoraient les avenues du parc, il aimait à répéter, dans l'ombre et le silence, les chastes paroles que l'ange adressait jadis à la Reine des vierges. Lorsque ces jours de la jeunesse qui rendent trop d'hommes ingrats envers les pieux souvenirs de l'enfance furent écoulés, il n'y eut plus à craindre que l'artiste devint infidèle à la mémoire de son saint ami : il connaissait trop la vie de ce monde pour ne pas être heureux de se retremper aux pensées d'un monde meilleur.

Un jour il donnait un concert à Vienne. Il avait quitté la salle depuis quelque temps. On ne s'en étonnait pas : on supposait que les émotions du triomphe l'avaient obligé de respirer un instant. Cependant l'absence se prolongeait outre mesure ; les exécutants ne pouvaient plus se passer du maître. On se mit à sa recherche, et, dans le parc, on le trouva sans connaissance, étendu au pied d'un arbre, tenant dans sa main un Rosaire.

Gluck ne se releva pas de ce coup terrible ; et le dernier acte qui honora sa vie fut l'acte d'un serviteur de Marie.

Et beaucoup disent. — Heureux Gluck, d'être mort après avoir revu sa patrie ! Heureux d'être mort dans les enivrements de l'art qui fut sa gloire ! Heureux d'être mort, après tant de triomphes, au milieu d'un triomphe encore !

Et nous, nous dirons simplement — Heureux Gluck, d'avoir eu dans sa vie l'amitié d'un moine ! Heureux d'être resté fidèle à cette amitié sacrée ! Heureux d'être mort en priant !

PIERRE ROSENKRANZ.

L'HABIT NOIR.

D'UN HOMME DE GÈNE

Vers la fin du siècle dernier, s'élevait dans l'ombre un jeune talent qui devait étaler bientôt une riche moisson de fleurs. Inconnu aux juges de l'époque, ce virtuose, à son aurore, n'avait encore d'écho que dans le cœur de son vieux maître, modeste exécutant de l'Opéra Comique. Mais aussi Adrien était tout pour lui, il était sûr de son succès. Il ne s'agissait que de le produire. Une occasion se présente enfin, Adrien est admis à faire entendre ses essais dans une

représentation extraordinaire. Il en reçoit la nouvelle avec joie, reconnaissance et terreur...

Terreur ? Doutait-il de ses forces ? Non, Dieu merci ; il se voyait, s'appréciant, il espérait faire entrer sa conviction dans le public. Qu'avait-il donc ! ou plutôt que n'avait-il pas ?

— Un habit noir !

Ou prendrons-nous un habit noir ! Tel fut le cri spontané des deux amis. Et cependant le maître possédait un habit noir. Beau morceau, mais, foi, bien coupé, bien décati, étoffe d'un luisant admirable, juste au-corps fait et fourni pour une fête patriotique, emplette datant d'un des innombrables chants de victoire qui résonnaient en ces temps. Mais le contrebassier, tant dévoué qu'il fut à la gloire de son Adrien, était dominé de plus haut et plus fortement par le démon de la propriété. Voir son habit noir, cet habit qu'il entourait de soins, d'affection et de camphre, passer, fut-ce pour quelques heures, sur un dos étranger, ah ! cette idée déchirait son cœur de propriétaire.

L'amour de l'art l'emporta, il offrit l'habit noir. Adrien accepta l'habit noir, l'habit noir mesuré sur la rotondité de M. Prudhomme ! L'amour de l'art l'emporta encore.

A sept heures du soir, le contrebassier, Adrien, et l'habit noir étaient au théâtre. Mais, en route, mais la dernière scène, quelle solennité, que d'angoisses pour son élève et son habit ? Passant alternativement des conseils sur le doigt aux avis sur la tenue, il lui posait la main sur le clavier, et l'empêchait de s'accoter contre les portants des coulisses ; il lui traçait la marche à suivre pour éviter la monotonie dans l'exécution, et la chute des quinquets sur ses manches. D'une main il étudiait la justesse des accords de chaque touche, de l'autre, il promenait une brosse de poche sur le dos ou le coude du froc bien aimé.

Pan ! pan ! pan ! les trois coups inexorables ont retenti. A l'orchestre messieurs ! tel est le cri qui résonne dans les foyers, et le digne professeur est obligé de descendre, en laissant pour la première fois à eux-mêmes et son élève et son habit.

Les concerts alors ne se donnaient pas comme aujourd'hui sur la scène, ils exécutaient au-devant du théâtre, le rideau restant baissé. Force était donc aux exécutants de se glisser entre la toile et le manteau d'Arlequin. Quand vint le tour d'Adrien, il essaya de passer, mais, un peu embarrassé par cette opération toute nouvelle pour lui, il mit quelques instans à franchir le dangereux défilé. Le contrebassier vit alors ce qu'il avait de plus cher aux prises avec la corde grasseuse du machiniste, il n'y tint plus, et, du haut de son pupitre, s'écria d'une voix déchirante : Adrien, prends garde à mon habit !

Je ne chercherai pas à décrire la presque conclu-